

Les troupes de Garibaldi sont concentrées à Volterra.

La reine Victoria s'est embarquée pour la Prusse le 23 sept.; elle doit rencontrer à Coblence le prince-électeur de Prusse.

Lord John Russell accompagne la reine, et aura, dit-on, une conférence politique avec le baron de Schleinitz, ministre des affaires étrangères de Prusse.

Le prince Jean de Bourbon a publié dans le *Times* un appel au peuple espagnol relativement à ses droits au trône d'Espagne.

FRANCE.

L'empereur et l'impératrice sont arrivés le 23 à St. Cloud.

Napoléon a promis, dans le discours qu'il a fait à Alger, qu'il ferait tous ses efforts pour promouvoir les intérêts de la colonie.

L'ambassadeur sarde a quitté Paris, laissant à son secrétaire le soin des affaires de la légation.

Garibaldi n'a opéré aucun mouvement nouveau.

ECHOS PARISIENS.

LE CHAPEAU-LORNGNON.

Une nouvelle mode vient d'éclorre sur le boulevard : le chapeau-lorgnon.

C'est un véritable trait de génie que cette innovation du chapeau-lorgnon ; voici en quoi elle consiste :

Sur le devant d'un chapeau quelconque, capsule ou moza-bambine, on adapte une légère tige d'acier. A l'extrémité de cette tige, juste à la hauteur des yeux, on soude une paire de lunettes sans branches, et on a un chapeau-lorgnon.

Quand on salue, on est privé de l'appareil, quand on se recueille, on en est muni de rechef : c'est du dernier ragoût.

VARIÉTÉS.

LE CHEVEU BLANC.

[Suite et fin.]

FERNAND. — Eh bien ! tout-à-coup je ne sais quelle mouche vous pique... vous m'enjoignez de sortir : ce procédé m'étonne... vous insistez... Sans être, comme vous me faites l'honneur de me le dire, un tyran ni un sultan, je n'aime point la bizarrerie... Bref, nous nous brouillons, et le divorce est prononcé... C'est là, madame, je ne l'ignore pas, une scéne d'intérieur assez commune dans un certain monde... Je sais par plus d'une confidence que je ne suis pas le seul mari sur la terre dont on ait de la sorte provoqué... les irrégularités... que vous n'êtes pas la seule femme qui ait sacrifié son bonheur à une futile caprice...

CLOTILDE, grave. — Son bonheur ! Vous riez... Eposer un mondan de votre acabit, un mortel superbe et gâté comme vous, attacher à son char nuptial un lion de votre robe... c'est de la gloire, tant qu'il vous plaira ; mais du bonheur... le croyez-vous sincèrement ? Pensez-vous qu'on trompe longtemps une femme qui aime ? et nous commençons toutes par là... Pensez-vous que nous tardions beaucoup à nous apercevoir que vous avez

fait en nous épousant d'étranges réserves, que vous n'avez point abdiqué votre jeunesse conquérante, que vous nourrissez au sein de l'hymen des regrets équivoques et des prétentions suspectes ? Certes, ce n'est pas en un jour qu'une jeune femme peut concevoir l'étendue et la rigueur d'une telle déception. (Avec amertume.) Mais peu à peu, quand vous n'avez plus même vis-à-vis d'elle le courage de la politesse et du savoir-vivre... lorsque vous vous abandonnez franchement sous ses yeux au sans-facon... au débraillé de votre indifférence.

FERNAND. — Je crois, madame, n'avoir jamais pour mon compte donné lieu...

CLOTILDE, avec feu. — Ah ! laissez-moi parler, je vous prie... voilà dix ans que cela me brûle... Il n'y a pas une femme du monde qui ne comprit ce que je vous dis là... pas une qui n'ait la mémoire éclairée de quelque souvenir pareil à celui que vous osiez évoquer tout-à-l'heure... On revient du bal : on a vu son mari, durant tout le cours de la soirée, déployer à grands frais tous les agréments de sa personne, toutes les amabilités de son esprit... on se retrouve enfin seule avec lui, dans ce tête-à-tête si ardemment souhaité... Cruelle métamorphose ! vous n'avez plus sous les yeux qu'un comédien fatigué qui dépose dans la coulisse ses grâces de parade... un vainqueur morose qui digère ses lauriers... s'il ouvre la bouche, c'est pour vous confier avec une confiance expansive ses bonnes fortunes d'autrefois, ou vous faire pressentir insolennement celles du lendemain... son silence respire l'ennui... sa parole la trahison ! Alors, Fernand, dans une de ces heures amères, — bien amères, je vous assure, — tout ce qui avait pu survivre jusque-là de nos illusions et de nos songes de quinze ans s'évanouit... on comprend le peu que l'on reçoit pour tout ce que l'on donne... on sent quelle place misérable et moribonde on tient dans votre vie... et si pen qu'on ait au fond de l'âme de délicatesse et de fierté, on se refuse à cette banalité de tendresse, à ces mensonges d'amour officiel que vous appelez vos droits, et qui sont des injures ! Alors... puisqu'il faut souffrir... on veut du moins souffrir avec dignité... puisqu'on est voué aux larmes, on veut les répandre dans la solitude !

FERNAND, sérieux. — Madame... Clotilde, si la résolution que vous prenez alors devait être irrévocable, vous auriez mieux fait de me laisser ignorer toujours quel cœur j'avais perdu.

CLOTILDE. — Non... non ; je m'étais bien promis, au contraire, de vous l'apprendre un jour... et ce jour devait être celui où je verrais apparaître sur votre front le premier signe de vieillesse...

FERNAND. — Et pourquoi ce jour plutôt qu'un autre ? Est-ce par un raffinement de vengeance ?

CLOTILDE. — Peut-être... (Avec émotion.) Peut-être aussi avais-je fondé sur ce premier cheveu blanc... sur cette base si frêle... quelque secrète et dernière espérance... Quand je fus forcée de reconnaître que votre pensée ne m'appartenait pas, qu'elle demeurerait attachée toute entière au monde, à ses succès, à ses triomphes, il fallut bien m'y résigner sans doute... Je vous rendis votre liberté, mais je ne repris point

la mienne. J'espérais, — on est folle quand on est jeune, — j'espérais que plus tard vous m'en sauriez gré ; qu'en vous donnant dix années d'indépendance, en faisant, comme on dit, la part du feu, je pourrais encore recueillir un jour dans les cendres quelques débris de bonheur... Oui, j'espérais que la première neige des années vous avèrait de retourner la tête vers mon foyer de veuve... que nos hivers étroitement unis pourraient encore me payer les douces saisons perdues.

FERNAND, ému et hésitant. — Clotilde !...

CLOTILDE, d'une voix tremblante. — Ce pauvre cheveu blanc !... je l'attendais comme un aui ; il me semblait qu'il marquerait dans ma vie une date heureuse, la première, Fernand... Hélas ! que je l'aimerais, s'il me tenait tout ce qu'il m'a promis !

FERNAND, posant un genou sur le tabouret qui est aux pieds de sa femme. — Eh bien ! Clotilde...

CLOTILDE. Elle le regarde, se penche comme pour lui baiser le front, et se relevant tout-à-coup, elle éclate de rire. — Ah ! ah ! ah ! vous avez trouvé votre maître, monsieur de Lussac !

FERNAND, incertain. — Madame...

CLOTILDE. — Si j'avais pu garder mon sérieux deux minutes de plus, avouez que vous alliez pleurer...

FERNAND, se levant. — Clotilde, en vérité...

CLOTILDE. — Vous alliez pleurer, avouez-le... Ah ! ah ! monsieur... à votre âge !

FERNAND. — Madame, j'ai pu avoir des torts envers vous ; mais, si graves qu'ils aient été, désormais nous sommes quittes. (Il se dirige vers la porte.)

CLOTILDE, riant. — Où allez-vous ?

FERNAND. — D'un ton bref. — Je vais me jeter sur un canapé dans le salon, puisque cette porte maudit...

CLOTILDE. — Comment ! cette plaisanterie de porte dure encore !... Mais cela est puéril.

FERNAND. — Il n'y a pas de plaisanterie... Je vous dis que la serrure est brouillée... il y a du sable dedans.

CLOTILDE. — Du sable !... Bah ! du sable !... Et qui voulez-vous qui ait mis du sable dans cette serrure !... A moins que ce ne soit vous...

FERNAND. Il tient la porte pour sortir. — Eh ! non, madame, ce n'est pas moi !... De quoi m'allez-vous soupçonner !

CLOTILDE, riant toujours. — Vous allez voir que ce sera moi !

FERNAND. — Je ne dis pas que ce soit vous.

CLOTILDE, allant à lui délibérément. — Eh bien ! vous avez tort, car c'est moi. (Elle lui tend la main. Fernand la regarde avec hésitation, et elle continue en baissant les yeux.) — C'est moi-même pourtant. Sur la foi d'un simple cheveu... j'ai hasardé, je le crains bien, une faute énorme, — non pas en morale, comme vous le disiez, mais en politique.

FERNAND, avec hésitation. — Je vous jurerais que non... si je ne craignais encore quelque mauvais réveil, quelque terrible éclat de rire !...

CLOTILDE. — Malheureux ! vous voyez bien que je ne ris pas... puisque je pleure !... (Elle l'embrasse.)